

## La rumeur

Le monde des Débats, avril 1993

Fethi Benslama

Lors d'une exploration lexicographique autour de la racine qui a donné rumeur en arabe (shaya'a), je rencontre une constellation de mots dont la signification me rappelle un récit énigmatique que j'ai lu il ya longtemps.

C'est un récit qui a les caractéristiques du mythe, d'une scène qui montre l'enjeu originaire du secret, de sa divulgation, de sa propagation; de la rumeur comme épreuve intime au fondement de la communauté. Il s'agit plus exactement du secret du mystère, ou comment l'air d'un mystère rassemble les hommes et les partages dans la communion hors d'eux-mêmes.

Le récit que voici est rapporté par Rûmi, poète et soufi qui a vécu au XIIe Siècle à Konya en Turquie:

"Le prophète Muhammad avait dévoilé à son gendre Ali des secrets qu'il lui avait interdit de répéter. Pendant quarante jours Ali s'efforça de se maîtriser. Puis, n'y tenant plus, il alla dans le désert, enfonça la tête dans l'ouverture d'un puits et se mit à raconter ces mystères. Peu de temps après, un roseau poussa dans ce puits et il grandit de jour en jour. Un berger le coupa, y perça des trous, et se mit à jouer en faisant paître ses bêtes. Le jeu de sa flûte devint célèbre, des multitudes venaient l'écouter dans le ravissement. Les chameaux même faisaient cercles autour de lui. De bouche en bouche, cette histoire parvient aux oreilles du prophète qui fit venir le berger et le pria de jouer. Quand celui-ci commença à préluder, tous les assistants entrèrent en extase. "Ces mélodies, dit le prophète, sont les commentaires des mystères que j'ai communiqués à Ali en secret".

Avant d'examiner ce récit, quelques remarques au titre de l'approche préliminaire. Devant les démarches, forts instructives, qui appréhendent la rumeur comme un objet trouble dont on peut rendre raison en analysant son contenu et en l'interrogeant au regard du champ de la communication sociale, je me suis demandé si on pouvait user

d'une autre procédure qui consiste, non pas à faire parler la rumeur en tant que telle, mais à écouter ce que le mythe peut dire de la rumeur. Donc à solliciter une intelligibilité qui ressortit à la logique du muthos plutôt qu'à celle du logos. Un tel détour, pourrait-on objecter, ne revient-il pas à obscurcir l'obscur, en cherchant un mythe de ce qui ressemble au mythe, un récit du récit qui plus est celui d'une parole hasardeuse et perverse qui échappe aux lois de la destinations? Il est possible d'invoquer ici un argument de principe: puisqu'on étudie les mythes de la parole de la loi, de la parole de la folie ou de la parole oraculaire, pourquoi pas le mythe de la parole de la rumeur et de sa puissante séduction? Evidemment l'idée sous-jacente est qu'une pensée du mythe de la rumeur nous apprendrait autre chose que l'étude de la rumeur elle-même, nous enseignerait une autre vérité à l'envers du discours vrai du logos.

Revenons au récit et à la scène qu'il représente. En quoi constitue-t-il un mythe de la rumeur, alors que le mot rumeur n'y figure pas? Il faut revenir à l'occurrence dans la langue qui l'a convoquée.

La racine arabe qui a donné le mot rumeur (shaya'a) est un verbe qui signifie en tout premier lieu: répandre en public et divulguer un secret. Comment pourrait-on rendre en français un tel verbe qui consiste à fabriquer des rumeurs et à les répandre? Je propose par convention d'user d'un néologisme: "rumorer".

Ce qui m'a amené au récit de Rûmi, c'est la rencontre dans la grande encyclopédie lexicale arabe du Lisân (XIIIe siècle) d'une constellation de substantifs dérivés du verbe "rumorer" qui signifient: le son de la flûte dans laquelle souffle le berger, l'appel de la flûte du berger pour réunir les animaux, le berger rassemble les chameaux par la voix de la flûte. Il ne s'agit pas de dire simplement que le son de la flûte se nomme "rumeur". L'indication est beaucoup plus précise et reprend à l'identique l'une des séquences importante de la scène: la voix de la flûte du berger qui crée un rassemblement de gens, jusqu'au chameaux... C'est cette voix qui sera désignée à la fin du récit comme "commentaires des mystères communiqués...en secret". Je dis "voix" plutôt que "son" parce que le terme arabe utilisé (sawt) est plutôt voix que son, bien qu'il puisse être utilisé pour son. Afin de ne pas allourdir cet exposé par le recours systématique aux termes arabes et à leurs transcriptions, je me contenterai de parler du verbe "rumorer" ou de l'un de ses dérivés. Le lecteur arabophone pourra revenir au Lisân, tandis qu'en langue française le lexique arabe-français de Kasimirsky reprend toute cette étymologie.

En fait, les coïncidences entre le récit de Rûmi et le texte lexical, entre la scène mythique et le récit de la langue vont s'avérer très nombreuses au point que nous assistons à un jeu systématique de mise en représentation des mots du lexique et une mise en paroles représentations de la scène du récit, ayant pour objet la même chose.

Dans une autre constellation de mots engendrés à partir du verbe "rumorer", le Lisân indique les significations suivantes: l'appel au rassemblement, le fait de constituer un troupeau, un attroupement, mener un troupeau devant soi, agglomérer, etc. Il s'agit donc de créer un ensemble compact d'individus qu'il faut tenir rassemblés par un appel. L'un des termes signifie: appeler pour conjoindre le dernier et le premier.

Or on se souvient que le récit met en scène explicitement cet appel au rassemblement: "des multitudes venaient entendre", "les chameaux faisaient cercle", "les assistants". L'une des propriétés de ce "rumorer" consiste ainsi à attirer la foule, à inciter à faire masse.

Le Lisân mentionne également, dérivés du même "rumorer", des termes pour désigner un genre d'hommes que l'on pourrait appeler les "rumorants". Ce sont des personnes qui ne peuvent pas ou ne parviennent pas à retenir le secret, ils le divulguent et le répandent partout.

Dans le récit, cela pourrait désigner occasionnellement Ali, le gendre du prophète, quoiqu'il ait l'excuse que les mystères étaient trop importants. Il a fait l'effort de les garder quarante jours ( période réglementaire du deuil en islam) et ne les a divulgué qu'au désert, dans le fond sans oreille du puits. Le berger divulgue aussi, mais à son insu et ce ne sont que des commentaires de secrets de mystères. Il prête sa bouche, le souffle est de lui, mais les commentaires sont de l'instrument. Qui est l'instrument de qui, dès lors ? Mais qu'est-ce donc cet instrument de la rumeur?

Le lexique distingue encore une autre direction de signification au verbe "rumorer", en signalant de nombreux noms et actes qui signifient: "remplir un récipient jusqu'à ce qu'il déborde", "ce qui est hors de", "ce qui va au-delà de la limite", "l'excès". En ce sens, le genre d'hommes "rumorants" qui ne retiennent pas le secret, le sont par excès et non par défaut. Ce n'est pas qu'ils soient incapables de retenir, ils sont plutôt débordés par ce qu'ils reçoivent. Or le terme arabe qui désigne l'extase au sens mystique est "shath" qui veut dire exactement: le débord. Ainsi "rumorer" recèlerait une condition extatique.

C'est ce que la scène montre par deux fois: lors du débordement extatique de Ali dans le puits, et lors de l'extase de la foule à l'écoute des commentaires de mystères par la flûte. Mieux encore, la flûte est représentée comme la pousse de la graine du débord (la salive). L'instrument de la rumeur est donc engendré par le débord, qu'il engendre à son tour.

Ainsi le scène du récit semble mettre en représentations tout un système du "rumorer": la voix, l'appel à se rassembler, les hommes débordant et débordés, le débord. A l'inverse, on peut dire que ce qui

est représenté dans la scène est déjà nommé par les modalités de la langue. Quelle est donc cette chose du "rumorer" si étroitement quadrillé entre mots et représentations ?

Ce n'est pas tout! Il nous faut maintenant nous porter vers le point où le mythe de la rumeur, atteint la dimension d'un mythe originaire de la communauté et de la communion, donc du partage entendu au double sens de partager: avoir en commun et diviser.

On sait que les musulmans se divisent en deux grands courants: les sunites qui sont majoritaires et les chiites. Cette partition est à l'origine de conflits majeurs et de guerres civiles qui ont pour bases un double problème de légitimité politique et d'interprétation des textes. Les Chiites considèrent que Ali, le gendre du prophète, devait être le successeur de celui-ci, en vertu non seulement de leur parenté, mais aussi d'une transmission de mystères et de secrets de l'un à l'autre. Il confèrent à Ali le statut de premier Imam dont la fonction est de donner le sens ésotérique à la révélation exotérique du prophète Muhammad. Si l'un accueille et révèle les mystères de la fondation de l'islam et de sa communauté, l'autre serait la révélation d'une révélation; ce qui est sa posture dans le récit de Rûmi.

Or le terme "chiisme" et "chiite" provient de ce même verbe "rumorer". Dans le lexique, il est au centre d'une constellation de mots qui signifient: adhérer, suivre quelqu'un, réunion d'hommes autour d'un homme, devenir au nombre des sectateurs et des partisans, prendre parti, etc. Bref, ce "rumorer" contient un effet sectaire comme conséquence du secret, de sa transmission et de son partage autour d'un homme.

La scène devient donc lisible comme une scène d'investiture et de légitimation à partir du partage du secret entre le fondateur et son successeur. Scène de transmission qui contient dans ses plis la division de la communauté (le schisme) mais qui aboutit en même temps à ces hommes rassemblés par l'air de la flûte dans un état d'extase, c'est-à-dire hors d'eux-mêmes, comme l'indique la langue arabe dans l'idée du débord, ainsi que le latin extasis.

Un homme investit d'un mystère, en partage le secret avec un autre, lequel le divulgue dans un trou dans le désert, un troisième en produit le commentaire à son insu, et c'est autour de ce commentaire en tant que rumeur d'un secret d'un mystère, que se fait la communauté des hommes extatiques.

Si la portée de ce "rumorer" paraît étroitement liée à l'enjeu politique de la légitimité et du pouvoir d'un homme qui veut bien partager avec un autre homme, c'est pour autant que tous les autres en restent exclus: ils ne reçoivent en effet, que l'air (le commentaire) et c'est ce qui les rassemble. Ils sont donc rassemblés autour d'un partage qui ne peut être partagé. C'est une communauté du partage en

tant que le partage est impossible. La rumeur en est l'émanation qui aime les hommes, l'air d'un mystère qui rassemble les hommes hors d'eux mêmes. Si l'on considère que l'état ex-tatique relève de la condition essentielle de l'ex-sister qui consiste à avoir sa tenue hors soi, le mythe dit plus simplement: un air de mystère rassemble les existants.

Partager ce qui n'est pas partageable, donc partager le non-partage, ces mots nous les rencontrons en l'état dans le lexique, mots extraits encore de "rumorer": laisser une portion sans la partager, ne pas partager, ce qui n'est pas encore partagé, qui est encore commun entre les ayants droit, situation de quelqu'un qui possède une chose en commun avec un autre, vu que le partage n'est pas fait encore, etc. "Rumorer" comporte donc l'indivision, soit un bien dans lequel chacun a une part, sans pouvoir la soustraire et s'en prévaloir pour lui-même seul. Partager un bien qu'il est impossible de partager, telle est la condition de la communauté et de toute communauté d'existant réuni par la rumeur.

On commence ici à entrevoir ce qui est la chose de la rumeur. En une phrase concise, l'auteur de l'encyclopédie du Lisân, Ibn Mandûr nous l'indique: "rumorer une chose c'est se perdre dans sa passion" . La forme utilisée ici est plutôt "se rumorer dans" (tashaya'a fî) au sens où on prend le parti extrême d'une cause (d'une chose), on la répand et on s'y répand. On aura compris que la chose en question est le partage impossible, c'est à dire le commun de la communauté. La rumeur est la passion de la communauté. C'est pourquoi l'air d'un mystère aime les hommes qui se tiennent ensemble hors d'eux-mêmes dans la communauté des existants. Tel est en un sens ancien, la rumeur, selon le mythe.

Essayons de ressaisir l'ensemble de cette interprétation de la parole mythique de la rumeur.

Quelque soit l'homme – et ce peut être l'homme divin –, le secret de la fondation de la communauté ne peut être gardé, il est obligé de le transmettre. Mais le secret du fondateur ne peut être porté par l'héritier. Au terme de la période rituelle du deuil, comme si le secret était le mort, l'héritier s'en débarrasse et l'enterre. Il a beau s'en débarrasser dans un puits dans le désert, c'est-à-dire hors de toute oreille et à l'abri de toute ouïe, le secret ressurgit. Il revient sous la forme de l'instrument de la rumeur, ici la flûte. Appellons donc cet instrument de la rumeur: le revenant. Jusqu'à cette séquence le problème dont traite le mythe est celui du secret à deux, de l'insupportable secret en deux.

Mais dès que le revenant est de retour et s'en empare le berger, c'est le partage impossible qui commence, c'est-à-dire le temps de la communauté des existants. Les existants sont coupés du secret, et du fait même qu'ils en sont coupés, ils se rassemblent autour de son

commentaire, prêt à se perdre dans sa passion. Or le commentaire est la voix du revenant du secret. La rumeur est cette voix du revenant. La voix du revenant aime les hommes qui se tiennent ensemble dans la communauté des existants hors d'eux-mêmes. En un sens psychanalytique, la rumeur est la voix du refoulé autour duquel s'est fondé la communauté.

Le revenant est entre les mains du berger (râ'î) qui désigne en langue arabe, le khalife, le souverain, le chef politique. Le souverain appelle les hommes à former la communauté en jouant de la voix du revenant, produit du débord qui provoque le débordement des hommes hors d'eux-mêmes. de même que la rumeur est la passion de la communauté, elle en son essence puissance politique. Elle est la voix par laquelle ceux qui use du revenant du secret, s'adressent à ceux qui n'ont ni accès au secret ni à son revenant, mais se tiennent ensemble dans la jouissance de son écoute. La rumeur est le jeu du pouvoir par la voix du revenant.

Cette interprétation politique de la parole du mythe, nous incitera à revenir sur l'énigme du revenant. Il s'agit d'un secret enfoui qui ressurgit. Le récit nous donne à penser que ce secret pourrait être le secret du mort ou le mort en tant que secret qui revient. Il surgit de cette substance du débord qu'est la salive devenant instrument du débordement. Il reçoit le souffle et produit l'air qui ravit les hommes à eux même. Il est voix.. Qu'est-ce donc, ce secret du mort-revenant-souffle-voix-instrument, sinon le langage même. Il revient incarné dans un corps vide (le roseau) appelant les existants à se rassembler. Par le langage revenu à l'existence, se joue un air de mystère qui aime les hommes rassemblés dans la communauté des existants, hors d'eux-mêmes.

Je pourrais m'arrêter là et dire que la tâche de laisser parler le mythe de la rumeur est provisoirement terminée. Mais comment ne pas s'aviser que si le mythe dit "par le langage venu à l'existence se joue un air...", il dit que la rumeur vient du logos! Parce que le logos venu à l'existence recèle un mystère, les hommes sont rassemblés extatiquement autour de sa voix. Parcequ'il y a le logos, il y a la rumeur et parcequ'il ya la rumeur, il ya la communauté de l'existence. Cette incrimination est-elle juste, est-elle bien instruite ? Elle vaut la peine d'être entendu, pour une fois que c'est le mythe qui dit que la rumeur est fille du logos et non l'inverse.

Jalal-uddîn Rûmi est l'un des grand maître du soufisme. Il a inventé une voie dans le soufisme appelée "al-mawlawya", incluant la musique et la danse, dont la fameuse danse cosmique dite des derviches tourneurs. L'oeuvre de Rûmi s'articule autour de trois termes essentiels: l'amour, le secret, la parole. C'est pourquoi sans doute, il mit au point une méthode de traitement des maladies psychiques qui consiste à allonger le sujet, à lui tenir la main et à le faire associer autour de mots choisis dans son discours

l'écouter dans le ravissement. Même luxcurcir l'obscur, en cherchant le(shiyâ')

(mishyâ  
)

soufisme appelée "al-mawlawya"

Ibn Mandur, Lisân Al'arbad av  
, Dar Lisân Al-'arab édit, Beyrouth, t 2, article shaya'a, PP. 393-395.  
A. De B. Kazimerski, Dictionnaire Arabe-Français, Maisonneuve et Cie, Paris, 1860, T1.

pour lequel communiqués (shi'tuhu) (sha'ân) Il s'agit en effet, de la division interne à l'islam entre, comme on le sait, la révélation coranique autour de laquelle est fondée la islamque la révélation de cette

soufisme appelée "al-mawlawya"

Ibn Mandur,  
\Lisân Al'arb, Dar Lisân Al-'arab édit, Beyrouth, t 2, article shaya'a, PP. 393-395.

A. De B. Kazimerski, Dictionnaire Arabe-Français, Maisonneuve et Cie, Paris, 1860, T1.

smentaire en tant que rumeur du (sahmun shâ'i'un) c'est se perdre dans sa passion"

soufisme appelée "al-mawlawya"

Ibn Mandur, Lisân Al'arb, Dar Lisân Al-'arab édit, Beyrouth, t 2, article shaya'a, PP. 393-395.

A. De B. Kazimerski, Dictionnaire Arabe-Français, Maisonneuve et Cie, Paris, 1860, T1.

wa tashaya'a fî ash-shay'i: istahlaka fî hawâ'ihî

Ce que chantait la flûte, ce qui enchantait les hommes est la voix qui appatient à la région originaire de la mort d'où vient le revenant.

soufisme appelée "al-mawlawya"

Ibn Mandur, Lisân Al'arb, Dar Lisân Al-'arab édit, Beyrouth, t 2, article shaya'a, PP. 393-395.

A. De B. Kazimerski, Dictionnaire Arabe-Français, Maisonneuve et Cie, Paris, 1860, T1.

wa tashaya'a fî ash-shay'i: istahlaka fî hawâ'ihî

t des hommes hors d'eux-mêmes. Dest avec la fin du deuil (la quarantaine)

2s s'aviser que si le mythe dit: à l'existence se joue un air...

soufisme appelée "al-mawlawya"

Ibn Mandur, Lisân Al'arb, Dar Lisân Al-'arab édit, Beyrouth, t 2,

article shaya'a, PP. 393-395.

A. De B. Kazimerski, Dictionnaire Arabe-Français, Maisonneuve et Cie,  
Paris, 1860, T1.

wa tashaya'a fî ash-shay'i: istahlaka fî hawâ'ihî

-:LW Select 300